

L'identification des interventions qui permettent de bâtir une alliance thérapeutique avec les jeunes contrevenants



# L'empathie, un ingrédient à revisiter



**Des études longitudinales montrent que les jeunes contrevenants membres de gang de rue se dirigent, et ce, dès le jeune âge, dans une trajectoire qui les mènent graduellement à une situation d'exclusion sociale.**

En ce sens, le gang répond, notamment, à un besoin d'affiliation propre à l'adolescence et à un fort besoin de valorisation. L'affiliation à un groupe de pairs dans le but d'y trouver une source de valorisation s'avère une des explications les plus répandues : « Le membre n'ayant pas trouvé une valorisation suffisante au sein des institutions traditionnelles telles la famille, l'école ou la communauté, sera enclin à la chercher auprès d'un groupe de pairs » (Hamel, Fredette, Blais et Bertot, 1998). L'adhésion au gang confirme à bien des égards une séparation avec le monde adulte, avec la société, avec un monde dit pro-social.

Ce constat rend compte du fossé susceptible de se manifester lorsqu'on intervient auprès de ces jeunes et lorsqu'on tente, en tant qu'intervenant, d'établir une alliance thérapeutique avec eux. Que disent-ils, au fait, de l'établissement d'un lien, d'une alliance avec les adultes ? Avec quelle attitude arrivent-ils en centre jeunesse ? Qu'ont-ils vécu qui puisse être déterminant de leur façon d'être ? Qu'est-ce qui leur apparaît être le plus déterminant dans l'établissement de cette alliance ? Loin de vouloir apporter des réponses définitives à ces questions, cette communication, issue du témoignage de jeunes contrevenants pris en charge en centre jeunesse et des intervenants œuvrant auprès d'eux, vise à proposer des pistes de réflexions qui peuvent guider les interventions...

L'empathie, un ingrédient à revisiter en contexte d'aide sous contrainte et d'intervention auprès des membres de gangs de rue



Les interventions qui permettent de bâtir une alliance...

## LE MEMBRE DE GANG... DIFFÉRENT DES AUTRES DÉLINQUANTS ? DIFFÉRENT DES AUTRES ADOLESCENTS ?

Pour Goldstein (1991), le jeune membre de gang de rue est un hyper adolescent : il présente les mêmes caractéristiques que l'adolescent typique, mais de manière plus prononcée. Il manifeste un plus grand

besoin d'indépendance et d'expérimentation et il défie plus ouvertement et plus fortement l'autorité. Comme les autres jeunes, il éprouve un grand besoin d'appartenir à un groupe de pairs. Lanctôt et Leblanc (1996), de leur côté, estiment que les caractéristiques du jeune membre de gang seraient celles d'un délinquant ordinaire : toutefois, elles seraient chez lui encore une fois plus prononcées. Ainsi, le jeune membre de gang serait non seulement un hyper adolescent, il serait aussi un hyper délinquant. En fait, les recherches n'ont pas réussi, à ce jour, à montrer une réelle différence entre les jeunes membres de gangs et ceux qui ne le sont pas. Toutefois, il apparaît que le potentiel criminel des jeunes serait augmenté par le réseau des pairs auquel ils sont associés.

Chez les jeunes membres de gang, une série de facteurs de risque se manifesteraient très tôt dans l'enfance, s'additionneraient à des moments-clés du développement et augmenteraient les risques d'une adhésion éventuelle aux gangs (Howell et Egley,

2005; Hill et coll., 1999; Thornberry et coll., 2003). Il importe cependant de souligner, qu'à bien des égards, les facteurs de risque identifiés ne se distinguent pas essentiellement de ceux vécus par les jeunes qui adoptent une trajectoire plus générale de délinquance (Howell, 2012) ou même des jeunes aux prises avec d'autres problématiques (troubles de comportement, dépendances, itinérance, prostitution...). L'adhésion à un gang apparaîtrait tout simplement, dans bien des cas, comme un tournant, souvent conjoncturel, déterminant leur trajectoire.

*De grands remerciements aux jeunes et aux intervenants qui ont si généreusement accepté de participer à la recherche. Merci à Marie-Marthe Cousineau, Clément Laporte, René-André Brisebois, Nathalie Gélinas, Jacques Dionne et Sophie Massé pour leurs précieux soutien et commentaires*

**Louis-Georges Cournoyer, Ph.D.**, Professeur, École de criminologie, Université de Montréal, chercheur principal

**Anne-Marie Nolet, Melisa Corsillo**, principales collaboratrices.

**Julie Ste-Marie, Karen Robertson, Florence Hamel, Véronique Veilleux** et autres collaborateurs

Financement  
Conseil de la recherche en science humaine du Canada (CRSH).  
Programme « Initiatives de développement de la recherche »

Fondation québécoise pour les jeunes contrevenants

Bourse de chercheur en résidence du CJM-IU (2011)

Bourse « Recherche-société » du Centre international de criminologie comparée attribuée à Anne-Marie Nolet (2012)

*Citation suggérée* : Cournoyer, L.G., Nolet, A.M. et Corsillo, M. (2012). L'identification des interventions qui permettent de bâtir une alliance thérapeutique avec les jeunes contrevenants (no.3) : L'empathie, un ingrédient à revisiter. Montréal : Centre d'expertise - Délinquance et troubles du comportement du Centre jeunesse de Montréal - Institut universitaire. 4 pp.

**3<sup>e</sup>** numéro de 3

# Des jeunes stigmatisés

Faire partie d'une sous-culture marginalisée perturbe le développement identitaire : si les contacts entre le sous-groupe et le groupe dominant sont invalidants, les individus en marge développeront une identité négative en opposition avec la majorité (Bousquet, 2005; Roy, 2005).

Les jeunes contrevenants font partie d'une ou de plusieurs sous-cultures marginalisées et sont touchés par plusieurs sources de stigmatisation, et ce, qu'ils soient ou non membre d'un gang de rue. Que l'étiqueteur soit le parent, l'école ou, de façon plus large, l'ensemble de la société, certains jeunes s'identifient profondément aux étiquettes qu'on leur a posées qui détermineront, en conséquence, leurs comportements (Vigil, 2006). En se faisant refléter qu'ils ne sont pas aimables, pas capables ou dignes de confiance, ils en viennent à le croire. À cette blessure s'ajoute souvent la honte: la valorisation qu'ils ont recherché les a parfois menés à commettre des actes dont ils ne sont pas fiers. Avec tous les battages médiatiques qui ont eu cours sur les gangs de rue et en considération de la peur qu'ils suscitent socialement, l'étiquette « gang de rue » en est une très lourde à porter pour les jeunes, socialement et pour eux-mêmes.

Il ne faut pas sous-estimer l'impact du regard négatif que les jeunes portent sur leur propre personne. Leur estime de soi peut être très entachée. Il ne s'agit pas de contribuer à « enfoncer le clou » mentionnent les intervenants :

*« Y vont vivre de la honte, de la culpabilité, de la colère, beaucoup de déception d'eux-mêmes. (...) Quand on leur remet leurs difficultés au visage, ça les détruit encore plus, pis y se sentent encore plus minables, pis moins que rien ».*

Les jeunes qui se sont habitués aux regards jugeant posés à leur égard se défendent souvent en s'y opposant :

*« J'm'en fou... que tu penses que vu que j'm'habille de même, j'suis pas un bon étudiant à l'école, ça me dérange pas... parce que j'sais que moi, à la fin de la journée, je sais qui j'suis et j'sais c'que j'fais ».*

Des jeunes ont soutenu que, puisqu'ils sont énormément jugés dans leur vie à l'extérieur du centre, il est important,

pour eux, de ne pas vivre ce jugement de la part des intervenants :

*« Il y a plein de monde déjà qui nous jugent quand on est dehors. Quand on arrive ici, on ne veut pas nécessairement être jugés encore par une autre personne ».*

Cette opinion est partagée par de nombreux intervenants, qui s'entendent pour dire que le jugement est néfaste à l'alliance. Pour eux, bien que certains délits puissent les faire réagir personnellement, cela ne doit pas interférer avec leurs interventions :

*« C'est mon désir de vouloir aider le jeune à partir de ce qu'il est, peu importe ce qu'il a fait. (...) Donc, c'est d'être capable de passer par dessus le délit pour se dire : « le jeune a commis le délit, mais il vaut mieux que ça » ».*

Pour certains intervenants, le fait de juger le jeune en fonction de ses délits n'a tout simplement pas sa place en intervention.

Les intervenants rencontrés s'entendent pour dire qu'être centré sur les besoins du jeune est primordial. Pour y arriver, on l'a vu, ils considèrent qu'il faut faire « page blanche » avec chaque jeune et que cela ouvre la porte à ressentir une empathie à leur égard :

*« À l'arrivée de (nom du jeune), la première chose que j'ai cherché à comprendre, c'est pourquoi il était là. Je crois aussi que c'est important d'avoir une page blanche, c'est-à-dire de ne pas partir avec des préjugés sur les jeunes ».*

Dans l'intervention auprès de jeunes membres de gang, qui endossent depuis longtemps une multitude d'étiquettes, il s'agit d'un élément essentiel. Les intervenants mentionnent que cette ouverture permet au jeune de se sentir reçu, ce qui ouvre la porte à ce qu'il parle de son vécu, notamment au sein des gangs :

*« Des fois j'passe à côté d'un gars de gang tout habillé en rouge, pis là j'y fait le cri des bleus, pis là y réagit un peu, pis on rit. (...) Ça ouvre la porte aux gangs ».*

## Des jeunes fiers et vulnérables

Lorsqu'ils arrivent en centre jeunesse, les jeunes membres de gangs sont à la fois fiers de leur association à un gang dans lequel ils ont trouvé une place, et vulnérables aux jugements qui peuvent être posés quant aux actes qu'ils ont commis, ou encore à leur difficulté à fonctionner en société.

La question s'est donc posée, lors de l'analyse préliminaire des résultats de cette recherche, de savoir si l'alliance thérapeutique s'établissait différemment avec ces jeunes membres de gang, comparativement aux autres jeunes contrevenants qui ne vivent pas une telle association.

Comme cette recherche porte sur les interventions qui permettent de bâtir une alliance entre intervenants et jeunes contrevenants suivis en centre jeunesse, il n'était pas prévu de distinguer spécifiquement les jeunes membres de gang des autres jeunes pris en charge. Ce n'est qu'au moment de l'analyse que nous avons cherché à répondre à cette question. Il est apparu que, même si la distinction entre les jeunes membres de gangs et les autres jeunes pris en charge par le centre jeunesse n'avait pas été établie d'emblée dans la constitution de l'échantillon et dans les grilles de collecte des données, il était possible de traiter de cette question.

En effet, plusieurs jeunes et intervenants ont mentionné des éléments référant aux gangs dans leur discours. En définitive, il apparaît que, tout comme ce qui a été observé dans les écrits traitant des facteurs de risque, la plupart des éléments nommés en parlant des jeunes membres de gangs s'apparentent grandement à ce qui est observé pour l'ensemble des jeunes contrevenants. En outre, les intervenants n'ont pas spontanément identifié une plus grande difficulté à travailler avec les jeunes membres de gang. Pour eux, l'important est de se pencher sur les besoins du jeune, peu importe qui il est et ce qu'il a fait.

# Briser le cycle de la stigmatisation

Selon les intervenants et les jeunes rencontrés, chercher à comprendre le jeune et ce qu'il a vécu est absolument essentiel. Pour les jeunes, il s'agit souvent de la première fois où ils se sentent compris et acceptés. Ils sont d'ailleurs surpris de l'accueil et de la chaleur qu'ils reçoivent en centre jeunesse :

« Je m'attendais pas à ça parce que, moi, j'me suis dit : « je fais mon temps pis j'm'en fou pis je bouge », mais non c'était pas comme ça ».

Le lien qu'ils développeront avec les intervenants leur est très précieux :

« C'est moi qui est allé la voir, j'savais qu'était déçue et fâchée. (...) Ça m'est arrivé souvent de décevoir des personnes. (...) J'me sens mal quand je déçois les gens avec qui j'ai des liens ou la famille ».

## L'EMPATHIE, UN ÉLÉMENT ESSENTIEL, FRÉQUEMMENT MENTIONNÉ

Le fait, pour les intervenants, d'être empathiques envers les jeunes permettrait de mieux comprendre les résistances manifestées par eux. Cela les amènerait à travailler à la source des conflits vécus par les jeunes :

« Il faut essayer de comprendre les résistances viennent d'où. Lui, sa résistance, j'pense que c'était la peur d'avoir mal ».

Se sentir compris par les intervenants, est quelque chose d'essentiel pour les jeunes :

« Les intervenants te comprennent. Même si tout l'monde t'à abandonné, eux y vont t'comprendre. (...) Y vont pas te juger, y vont entendre c'que tu dis pis, y vont toute faire (...) pour t'aider pis y vont travailler sur toi ».

Les résistances des jeunes ne sont par ailleurs pas toujours clairement exprimées. Parfois, il s'agira de décoder le non verbal du jeune pour ne pas compromettre l'établissement de l'alliance thérapeutique. Il faut être à l'affût de l'explicite comme de l'implicite traduisant les résistances des jeunes :

« Avec mon intervenante, je pouvais être dans la foule avec plein de personnes, je la regardais juste dans les yeux et elle savait déjà que ça bouillait en dedans de moi (...) ».

Le fait de pouvoir décoder le non verbal d'un jeune aide à créer une alliance parce qu'il a vraiment l'impression que quelqu'un s'arrête pour l'observer et comprendre ce qu'il vit, au delà de ce qu'il dit et de ce qu'il projette. Suite à une activité de transfert des résultats de la recherche, une intervenante mentionne :

« Dans plusieurs cas, lors de rencontre de suivi avec mes jeunes, le fait de faire des reflets d'émotions ou de comment il se comporte est très important, comme : « depuis que l'on parle de ta mère, tu serres les mâchoires » . Au début, ils disent que c'est intimidant, mais, par la suite, ils diront : « tu me connais vraiment bien ». Et ils se sentent vraiment écoutés. »

Être empathique n'implique toutefois pas de tout accepter. Il demeure important d'encadrer le jeune et de maintenir des limites claires, soutient cet intervenant :

« À la limite, je peux comprendre un garçon qui est enfermé ici depuis un certain temps d'avoir des émotions plus négatives ou [des] états d'âme à faire porter. C'est sûr qu'il faut aussi, à un moment donné, arrêter le garçon là-dedans et lui dire : « Écoute, tu débordes, tu me le fais porter. Ce n'est pas agréable pour personne, arrête » ».

Les jeunes aussi sont conscients de l'importance de maintenir des limites claires, comme en témoigne cette intervenante suite à une activité de transfert des résultats de la recherche :

« Les jeunes comprennent que si tous les jeunes commenceraient à chialer sur tout ou sur rien ça minerait l'ambiance de groupe. Un jeune qui faisait visiter l'unité récemment à un nouvel employé disait : « ici les intervenants interviennent rapidement sur les situations et même les petits manques de respect ne sont pas tolérés et tu as rapidement une conséquence. C'est sûr que, sur le coup, on n'aime pas ça, mais au fond ça fait que l'ambiance demeure agréable et les jeunes sont davantage respectueux les uns envers les autres. C'est comme une famille. Comme on ne se manque pas de respect... On a pas besoin de jouer au dur envers les autres et on peut vraiment travailler nos affaires ! » »

Ce qui semble facile en théorie ne se réalise pas toujours d'emblée. Certains délits peuvent troubler plus que d'autres.

« Je pense qu'il y a des délits qui sont plus durs à accepter, comme les délits contre la personne, contre les enfants, les délits sexuels, (...) des choses qui sont moins acceptables socialement (...) ».

Ainsi, il arrive que des intervenants posent des jugements plus sévères sur certains jeunes compte tenu de leurs délits, ce qui n'est pas sans contribuer à l'étiquetage dont ils sont victimes depuis leur plus jeune âge et sans affecter négativement leur réceptivité.

Il arrive aussi qu'une certaine forme de jugement, plus subtile, se dessine dans le non-verbal de l'intervenant. Les jeunes sont particulièrement à l'affût de ces signes et vont même tenter de les provoquer :

« Si je fais des gros yeux quand y me dit qu'y a agressé quelqu'un, c'est fini, y me parle plus de sa délinquance cachée. Y dit « Hey, a réagissait et j'lui avais même pas dit le pire que j'ai faite dans vie » ».

Que faire, alors, lorsqu'un jeune vient nous chercher plus particulièrement et qu'on glisse vers le rejet ou la censure?

« (...) Mais, quand il teste, je me rappelle le pourquoi il [me] teste. Je me mets à sa place et j'essaie de comprendre ce qu'il a vécu au niveau familial et avec les gens autour de lui. Je me l'explique, je le rationalise et je comprends qu'il vive de la sorte (...) ».

Juin 2012 - Centre d'expertise Délinquance et Troubles de comportement, Centre jeunesse de Montréal - Institut universitaire Production du Bureau des communications et des relations avec la communauté



# L'importance du travail d'équipe

Faire confiance à l'équipe est un élément essentiel dans un contexte d'intervention et peut même soutenir les intervenants dans une perspective de développement personnel. Les intervenants mentionnent qu'il est important, afin de laisser libre cours à son empathie, son ouverture et de ne pas juger le jeune, de ne pas se sentir jugé par son équipe.

Le travail en équipe est mis en avant plan en tant qu'outil permettant de maximiser l'effet des interventions auprès des jeunes contrevenants. Dans le contexte de l'intervention auprès des membres de gang de rue, l'équipe prendrait même une dimension symbolique. Il s'agit là d'une occasion, pour les intervenants, de faire preuve de congruence entre eux et de montrer l'exemple d'un groupe prosocial, cohésif, supportant et constructif :

« Pour un jeune qui, parfois, se dit dans sa tête : « J'ai pas confiance en personne » (...) de voir en moi l'image de quelqu'un qui a besoin des autres pour travailler, ça a une valeur ».

Le travail d'équipe aurait aussi une résonance chez les jeunes, qui reconnaissent dans le travail des éducateurs une dynamique cohésive qu'ils respectent, estime cet intervenant :

« J'ai ma gang moi aussi, quand j'interviens auprès de lui. (...) Quand y embarque (...) y fait partie d'une gang. (...) Y sent que j'ai des alliés dans plusieurs personnes. Pour un jeune qui a un passé de gang, y a quelque chose d'intéressant là-dedans ».

Un bon travail d'équipe aura aussi pour effet de sécuriser à la fois le jeune et l'intervenant, de les mettre en confiance afin qu'ils puissent travailler efficacement :

« Tu peux pas travailler dans un milieu, surtout pas au niveau des gangs de rue, puis te lancer là-dedans toute seule en voulant aller sauver le monde, ça marche pas. Puis les gars le savent que ça marche pas. Y se méfient de toi dans ce temps-là ».

## CONCLUSION

Bien que la notion de pairage jeune-intervenant ait été mentionnée, rien ne porte à croire que le fait d'appartenir à un gang soit un obstacle pour les intervenants à l'établissement de l'alliance avec le jeune. En effet, il apparaît plus important de mettre l'emphase sur l'ouverture vis-à-vis des jeunes et leurs besoins que sur leurs caractéristiques, leurs délits ou leur passé. Il importe d'indiquer que plusieurs des intervenants rencontrés travaillent auprès de jeunes membres de gang et ont été formés dans le cadre de l'offre de service gang du CJM-IU (Le Blanc et Laporte, 2011). Il est possible de se demander si les intervenants ainsi formés et sensibilisés au phénomène des gangs se sentent plus à l'aise de travailler auprès de cette clientèle alors que pourtant, l'étiquette gang suscite souvent de la méfiance et que les jeunes utilisent parfois leur statut afin de tenir les intervenants à distance et pour les impressionner.

L'attitude des intervenants face aux jeunes n'est pas sans rappeler les concepts mis de l'avant par Carl Rogers (1970), un des fondateurs de l'approche humaniste, dans son approche centrée sur la personne. Ces principes sont aussi prônés par l'approche psychoéducative (Gendreau, 2001). Ils sont cohérents avec les principes de l'entretien motivationnel de Miller et Rollnick (2006) pour qui, ne pas accepter la personne dans tout ce qu'elle est et ne pas mettre en place les conditions lui permettant de se dévoiler dans toutes ses facettes, peut l'amener à se couper de son expérience, à se couper d'elle-même et ainsi, susciter de la résistance. Le travail d'intervention auprès des jeunes contrevenants peut être vu comme l'art d'être réceptif à ce qu'ils sont au-delà des délits, de se mettre à leur place et de croire en ce qu'ils peuvent devenir afin de les soutenir dans des choix différents...

Il est illusoire de croire que la création d'un lien affectif est une « solution magique ». Il s'agit certes d'une porte d'entrée à la relation, à l'alliance, mais il faut rappeler (voir #1 de cette série) que le lien à lui seul n'est pas suffisant et qu'il n'a d'impact que couplé au caractère intensif et structuré de la prise en charge et des interventions (Cournoyer et Ste-Marie, en préparation).

## Références

- Bousquet, M.-P. (2005). La production d'un réseau de sur-parenté : histoire de l'alcool et désintoxication chez les Algonquins. *Drogues, santé et société*, 4 (1), 129-173.
- Cournoyer, L.G. & Ste-Marie, J. (en préparation). Youth offenders perception of help received: prediction of recidivism.
- Gendreau, G. (2001). *Jeunes en difficulté et intervention psychoéducative*. Montréal : Éditions Sciences et culture.
- Goldstein, A. P. (1991). *Delinquent gangs: A psychological perspective*. Champaign, IL: Research Press.
- Hamel, S., Fredette C., Blais, M.-F. & Bertot, J. (avec la collaboration de Cousineau M.-M.) (1998). *Jeunesse et gang de rue Phase II - Résultats d'une de la recherche terrain et proposition d'un plan stratégique quinquennal*. Montréal, Institut de recherche pour le développement social des jeunes.
- Hill, K. G., Howell, J. C., Hawkins, J. D., & Battin-Pearson, S. R. (1999). Childhood risk factors for adolescent gang membership: Results from the Seattle Social Development Project. *Journal of Research in Crime and Delinquency*, 36, 300-322.
- Howell, J. C., & Egley, A. (2005). Moving risk factors into developmental theories of gang membership. *Youth Violence and Juvenile Justice*, 3, 334-354.
- Howell, J. C. (2012). *Gangs in America's communities*. Thousand Oaks, California : SAGE Publications, Inc.
- Lancôt, N., & LeBlanc, M. (1996). La participation des garçons à une bande marginale : un phénomène de sélection et d'opportunités. *Revue canadienne de criminologie*, 38, 375-400.
- Le Blanc, A. & Laporte, C. (2010). L'offre de services : gangs et délinquance du CJM-IU. Dans D. Lafortune, M.M Cousineau et C. Tremblay (dirs), *Pratiques innovantes auprès des jeunes en difficulté* (pp. 438-449). Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Miller, W. R., Rollnick, S. (2006). *L'entretien motivationnel : aider la personne à engager le changement* (traduit par Dorothee Lécailler et Philippe Michaud) Paris : InterEditions-Dunod.
- Rogers, C. (1970). *La relation d'aide et la psychothérapie*, Paris : Éditions sociales française.
- Roy, B. (2005). Alcool en milieu autochtone et marqueurs identitaires meurtriers. *Drogues, santé et société*, 4 (1), 85-128.
- Thornberry, T. P., Krohn, M. D., Lizotte, A. J., Smith, C. A., & Tobin, K. (2003). *Gangs and delinquency in developmental perspective*. New York: Cambridge University Press.
- Vigil, J. D. (2006). A multiple marginality framework of gangs. In A. Egley, C. L. Maxson, J. Miller, and M. W. Klein (Eds.), *The modern gang reader* (3rd ed., pp. 20-29). Los Angeles: Roxbury.